

A l'écoute du symbole

Comment le symbole nous aide-t-il à nous comprendre par la rencontre de son altérité ? Un questionnement que nous poursuivons chaque mois, dans cet espace ouvert par Réel, tour à tour au travers de la relecture de Jung, et de la contemplation des rêves de nos contemporains, des expériences de synchronicité, des œuvres d'art, des mythes et textes sacrés, des expressions symboliques de la culture et de la société civile.

Les responsables de "A l'écoute du symbole" sont Agnès Vincent et Pierre Trigano, co-directeurs de l'école du Rêve et des profondeurs à Montpellier et à Paris, co-directeurs, avec Georges Didier, de l'école de l'accompagnement symbolique et spirituel à Lyon, et co-auteurs du livre "le sel des rêves, une refondation spirituelle de la psychothérapie par une lecture nouvelle de C.G.Jung", aux éditions Dervy et du livre "Le Cantique des Cantiques ou la psychologie mystique de amants", à Réel éditions.



Le Chant des Chants est l'amour dont nous sommes constitués.

Par Agnès Vincent et Pierre Trigano

Les premiers mots du Cantique des Cantiques expriment le jaillissement primordial de l'amour qui embrase les cœurs des amants. L'amour est le Chant des Chants, le premier des premiers selon le poème biblique. Mais il est aussi le plus souvent le dernier des derniers dans notre expérience. Dans leur livre "Le Cantique des Cantiques ou la psychologie mystique des amants" (Réel éditions) dont nous publions ici un extrait légèrement modifié du premier chapitre, Agnès Vincent et Pierre Trigano découvrent dans l'incroyable magie signifiante du texte hébreu biblique l'écho subtil de la "religion des amants".

Contemplons le premier verset du Cantique : "Cantique des Cantiques qui est à (de) Salomon". Les commentateurs le considèrent comme le titre du poème avec l'indication de l'auteur, et ne s'en préoccupent pas plus que cela.

Intéressons-nous au contraire à sa première expression : "le Chant des Chants" traduction plus savoureuse et plus signifiante que l'expression considérablement émoussée de "Cantique des Cantiques".

En hébreu biblique, lorsqu'il y a un redoublement d'un terme, il y a l'idée que nous nous approchons de l'essentiel, de l'essence. A travers ce redoublement, nous pouvons comprendre de façon très simple que le Chant des Chants est l'essence qui fonde tous les chants, qui existent depuis le commencement du monde et qui existeront jusqu'à la fin de celui-ci..

Pour les kabbalistes, le chant est l'expression du cœur, de l'amour. C'est l'être d'amour, l'Être-amour constituant toutes les expériences d'amour, qui est ici exprimé par ce redoublement, comme l'essence même de l'éros, de l'amour, de l'élan qui, en moi, m'amène à aimer l'autre, à l'accueillir, à m'ouvrir à lui, à désirer sa présence.

Le Chant des Chants c'est le cœur de l'être et pour les kabbalistes, c'est l'être qui nous constitue totalement : il est éros. Jung définirait le Chant des Chants comme le Soi.

C'est par lui que tout commence, que tout jaillit,

"Chant des Chants" : il ne s'agit pas du titre de ce poème mais bien de son premier verset. En commençant le texte de façon si abrupte, il nous donne la première expérience de toutes les expériences : le jaillissement de ce cœur de la vie qui nous fonde et qui nous constitue tous. C'est là le Saint des Saints de toute





existence. Ce que semble nous suggérer ce texte c'est, qu'en entrant en lui, on commence par se situer dans l'essentiel de toute vie. Telles sont les premières suggestions que nous procure l'expression "shir ha shirim".

L'amour : premier des premiers ou dernier des derniers ?

Mais, selon la Kabbale, nous avons le droit de remplacer les voyelles en place dans un mot par d'autres, puisque dans le texte original, elles ne sont pas fixées. On peut donc lire légitimement le Chant des Chants, le shir ha shirim : "shiar ha shiarim". Or, en hébreu, cette expression signifie : "le dernier des derniers".

C'est très paradoxal car nous avons vu que le Chant des Chants, jaillit en quelque sorte comme le premier des premiers.

On peut le comprendre de façon très ancrée dans la problématique de nos existences : ce Chant des Chants, cet être qui est amour et qui nous fonde est effectivement le premier des premiers, mais dans notre expérience consciente il est parfois le dernier des

derniers ! Finalement cette essence qui est amour, éros, est très souvent complètement refoulée dans la construction de notre monde. Ce qui fait notre être, cet amour, nous ne le vivons pas et c'est là selon la tradition judéo-chrétienne le drame de la chute et de l'aliénation de l'humanité.

L'ensemble du Cantique des Cantiques est une méditation sur cette problématique de la blessure de l'amour, ce drame de la perte du contact avec le Chant des Chants de la vie. Ainsi, comme l'affirme fort justement le Zohar, tout est subtilement contenu, le tout de l'expérience humaine, dans cette expression première de ce verset : à la fois l'existence affirmée de la vie comme amour, de notre être comme amour, et puis ce qui fait que nous tombons en aliénation : le refoulement de cette essence constitutive.

Le mot "shiar" peut aussi signifier "le restant" ou "le reste". "Shiar ha shiarim" peut donc aussi se lire "le reste des restes, le restant des restants". Le reste, c'est bien sûr aussi ce qui perdurera en dernier. Les prophètes de la Bible nous disent qu'on ne retiendra au fond de l'histoire humaine que cet être qui est amour.

Pourtant au niveau de notre conscience individuelle, qui est coupée de ce cœur de la vie, ce n'est pas toujours le cas. Il faut que reviennent les expériences d'amour pour que



nous nous souvenions à nouveau de cette essence, que nous reprenions contact avec elle.

Dans le psaume 118 (verset 22) est-il ainsi écrit : “la pierre qu’ont rejetée les bâtisseurs est devenue la pierre principale, celle de l’angle”. Cette pierre, considérée comme la dernière des dernières, méprisée par les hommes, est le Chant des Chants, l’Être-amour qui lui seul permettrait à la maison de notre être humain de tenir debout harmonieusement. Son rejet répété au cours de l’histoire humaine produit les inhumanités et les disfonctionnements majeurs de notre monde actuel, comme par exemple, la grande solitude qui règne dans les vies individuelles et cette absurdité notoire qui veut que les lieux publics, lieux dont la finalité naturelle serait de permettre aux individus de se rencontrer et de faire connaissance, sont en réalité les seuls lieux où l’on ne se parle pas et où l’on se maintient agressivement à distance. Mais le psaume 118 nous suggère prophétiquement que l’évolution de l’humanité ira pourtant vers la réhabilitation de cette pierre de l’amour rejetée, sa reconnaissance comme étant la pierre principale de notre être.

L’union sans confusion du masculin et du féminin.

Vient ensuite dans le verset l’expression “asher li shelomoh”, “qui (est) à Salomon”. “Asher” peut très bien être traduit par “qui”, en tant que pronom. Mais en tant que substantif, c’est un mot qui signifie “bonheur”. Nous pouvons par conséquent également lire que le Chant des Chants, cet Être-amour, est bonheur. L’essence de notre vie est bonheur, mais, paradoxe terrible, dans l’expérience collective de l’humanité, nous en sommes coupés.

Examinons l’expression “li shelomoh”. On comprend généralement la préposition “li” comme l’indication d’un sens génitif. Mais elle peut également signifier, “pour”, et c’est ce dernier sens qu’en fait je choisirai pour la retraduction de ce verset.

Ici nous procédons pour la première fois à une lecture “révolutionnaire” des versions françaises habituelles de ce texte : nous devons comprendre en effet que rien ne nous oblige à lire, à la suite de li, “shelomoh”, Salomon. Nous pouvons tout aussi légitimement lire “shalomah”, par un simple changement de voyelles. Ce mot (composé des lettres shin, lamed, mem, hé) est en fait le prénom de Salomon au féminin, traduit en français par Salomé. Cette relecture de ce mot au féminin est de plus parfaitement en phase avec sa structure, puisqu’il se termine par la lettre “hé”, qui est précisément en hébreu, la marque du féminin.

On peut deviner la racine sémantique de ce prénom dans les lettres shin, lamed, mem, qui donnent le mot bien connu “shalom” signifiant “la paix”.

Or, en hébreu, chaque mot a une abondance de sens, et c’est d’ailleurs en étudiant cette abondance signifiante que nous pourrions arriver à comprendre les différents aspects de ce qu’est vraiment la paix.

En effet, “shalom” signifie également “l’achèvement, la complétude”, c’est à dire aussi “l’épanouissement”, en tant que substantif. Il existe également en tant que verbe et signifie alors “être

en paix, être achevé, être complet, être épanoui”. Le bonheur qu’est la paix est ici à comprendre non comme la perfection mais comme la plénitude, la complétude. Le mot «perfection» renvoie en hébreu au mot “tam”. Or, curieusement ce dernier signifie également “épuisé” et est l’anagramme du mot “met” qui signifie “la mort”... C’est à cause de l’obsession de perfection que l’on se coupe du Chant des Chants. Car la perfection invite toujours à une obligation de résultats, c’est devoir tenir une image, c’est rester prisonnier d’un modèle de perfection. Cela revient à s’enfermer dans une crispation de l’être pour coller à une image unilatérale, et cette crispation nous sépare des autres.

Au contraire, “shalom” renvoie au thème d’un épanouissement qui vise à intégrer sans crainte et sans dissociation, de manière détendue, toutes les dimensions de l’être. Il s’agit, non pas de s’enfermer dans un modèle qui exclut tous les autres possibles, mais au contraire de les accueillir en complétude harmonieuse. Tel est dans l’esprit hébraïque le shalom, qui est le vrai bonheur. Rien à voir avec une paix froide et distante, indifférente à l’égard d’autrui.

“Shelomoh” en tant que nom propre veut bien dire “Salomon” mais il nous faut voir que ce mot peut également désigner le participe passif du verbe “shalom”, et dès lors signifier le “pacifié”. Il faudrait pouvoir intégrer dans la signification de cette traduction tous les autres sens que l’on a rencontré à propos de “shalom” : le complet, l’épanoui (non le parfait !). C’est là où, cependant, nous ne devons pas oublier que le même participe peut être lu au féminin : “Shalomah”, “la pacifiée”, “la complète”, “l’épanouie”... L’esprit hébraïque nous offre dès lors à contempler une découverte passionnante : la même expression hébraïque, le même mot composé des lettres shin, lamed, mem, hé, peut, sans rien altérer de sa structure, être à la fois lue au féminin (“Shalomah”) et au masculin (“Shelomoh”), sans se tromper et sans faire de confusion entre le féminin et le masculin. Simplement, lorsque nous le lisons au féminin, nous désignons à travers lui Shalomah, et, lorsque nous le lisons au masculin, nous désignons Shelomoh. Il n’y a aucune raison de confondre Shalomah et Shelomoh, même si ces deux peuvent être désignés par le même mot, construit sur le radical de Shalom, la paix. Ce mot unique qui sert à les désigner est l’expression subtile de l’Être-amour, le Chant des Chants, qui fonde la communion, la communauté, véritable des amants, et en chacun de nous, l’union harmonieuse du masculin et du féminin, notre paix.

Nous pouvons dès lors récapituler notre travail de retraduction du premier verset et lire “Shir ha shirim asher li shlomoh (shalomah)” :

“Le Chant des Chants, bonheur pour le pacifié/la pacifiée”.



Par la grâce de Dieu : un rêve associé au Cantique

Alors que je me demandais bien quel rêve pourrait faire écho à cette lecture du premier verset du Cantique des Cantiques, une femme que j'accompagne en analyse reçut ce rêve.

“Dans la chaufferie de ma maison d'origine, ma mère est assise en face d'un couple inconnu. Il est dit que l'homme a perdu les 7 / 8 de son sang par hémorragie. La femme dit qu'à partir d'un huitième qui reste, tout peut se reconstituer. Je dis que c'est grâce à Dieu, mais ma mère n'y croit pas.”

De la contemplation vient le sens des symboles.

L'interprétation d'un rêve commence par la contemplation de chaque image, par un dialogue entre la rêveuse et l'analyste : écoute des associations, commentaires et précisions au sujet du rêve et des personnages qui y apparaissent. C'est seulement ensuite qu'une interprétation sera proposée par l'analyste. L'interprétation d'un rêve n'est pas l'arbitraire définitif qui impose un sens, mais au contraire une recherche patiente de la bonne traduction des symboles pour la rêveuse, naissant naturellement de cette contemplation féconde. L'interprétation doit recevoir l'assentiment de celui ou celle qui a reçu le rêve : le sens doit en quelque sorte “parler” à la rêveuse. Un rêve parle en priorité au niveau personnel bien sûr à celui qui le reçoit, mais également au niveau collectif, à tous ceux qui se mettent à l'écoute des symboles.

Mais revenons au rêve lui-même. De façon à approcher le sens de ce rêve, la rêveuse laisse venir les associations de façon libre à propos de chaque image. Le lieu où se situe ce rêve est donc la pièce où est installée la chaudière qui fournit la chaleur à toute la maison. C'est symboliquement le lieu alchimique où le chaud se crée ; on passe là du froid au chaud : chaleur de l'accueil, chaleur de la relation...Le face à face entre la mère et la dimension du couple est douloureux. Cela semble hélas normal, car depuis le décès récent de son époux, la mère de la rêveuse est très seule, avec le risque que la souffrance génère une approche “froide” de l'existence, centrée sur le fonctionnement plus que sur la relation. En elle, le couple est en souffrance, et notamment bien sûr l'homme, le côté masculin, dont il est dit ici qu'il a perdu brutalement presque tout son sang. Le sang c'est la vie, et ce rêve met l'accent sur la perte de cette vie, perte terrible : 7/8 s'est perdu. Il ne reste presque plus rien, l'homme du couple, blessé, va-t-il inexorablement vers la mort ? Ce rêve survient des mois après la mort du père : pris sur le plan de l'objet, c'est-à-dire concernant directement la mère de la rêveuse, le rêve montre la brutalité et le malheur de la disparition de l'époux, mais aussi que sa résurrection, sa résurgence, est possible par la grâce de l'amour divin. On peut interpréter ce rêve sur le plan spirituel comme une annonce de la résurrection qui, par la grâce de Dieu, et à partir du huitième restant, redonnera vie à l'époux. Le “huitième” qui reste et qui sera la pierre fondatrice de cette reconstitution, évoque la pierre angulaire, la figure du Christ, l'homme du huitième jour, ainsi qu'il est nommé dans la tradition de la mystique chrétienne. L'homme, le masculin de ce couple peut également concerner le couple intérieur de la mère. Le masculin représente symboliquement l'affirmation, l'expression, l'action.

Et puisque la scène se passe dans la chaufferie, le rêve offre pour la mère la perspective de retrouver une affirmation chaleureuse. Mouvement miraculeux du Chant des Chants, victoire de la vie sur la mort, à partir du “reste”, tout est possible !

Cependant, la mère n'y croit pas, ce qui est un constat plutôt triste.

Concernant la rêveuse personnellement, comment comprendre ces images ? Que peuvent représenter en elle la dimension de la mère et celle du couple qui est en vis à vis ?

Se font face dans ce lieu de création de chaleur deux aspects marquants de son origine : la dimension maternelle, et la dimension du couple, comme deux modèles inconscients (archétypes) marquants dans la psyché. Le rêve montre la différence de ces deux modèles en opposition : d'un côté le monde maternel, le point de vue de la matrice, chaleur du monde connu, chaleur de l'assise, de la tradition qui préforme inconsciemment et éduque consciemment. De ce côté, pas de renouvellement ni de perspective. Par participation avec la souffrance de sa mère, la rêveuse risque-t-elle inconsciemment d'adopter dans sa vie ce modèle maternel définitivement hors du couple et sans espoir ? En face, le couple qui certes subit des épreuves et dont l'expression (le masculin) encoure des risques de mort, mais au sein duquel la femme est là pour proposer une perspective salvatrice : à partir du restant (un huitième) tout est possible et la vie peut revenir. La figure archétypique de la féminité ouvre à l'espoir et la rêveuse acquiesce en évoquant la grâce du divin. La parole de la femme est ici en faveur du couple. Mais dans l'inconscient de la rêveuse, la figure de la mère, qui est seule, sans époux, résiste et se refuse à croire la résurrection possible et la grâce divine agissante. Elle apparaît dotée d'un pessimisme tragique (que la rêveuse, au cours de son analyse, a pu identifier comme l'héritage pesant des lignées transgénérationnelles des mères de sa famille) qui refuse d'accepter le miracle possible, le divin agissant, la vie remportant la victoire sur la mort, la reconstitution du couple intérieur.

Ce rêve interpelle, bouscule et touche profondément celle qui le reçoit et le contemple. Moi aussi, je suis touchée par ce thème particulièrement actuel dans ma vie : quelle voix vais-je écouter pour continuer ce travail de recherche ? Celle de la mère qui ne croit pas, ombre tragique du doute en moi et qui symbolise la pesanteur matricielle de l'inconscient collectif sur ma vie, ou celle de la femme, de la féminité, qui sait que l'expression du couple est en grande souffrance dans la psyché humaine, mais qui a la foi en la grâce agissante et miraculeuse de Dieu. Dans le rêve, le choix se fait facilement. J'y retrouve la puissance du Chant des Chants, dont nous parle le premier verset du Cantique. Puisse-t-il s'exprimer avec la même force dans le chemin de nos vies !

pour nous contacter :
ecoutedusymbole@club-internet.fr

